



La folie entre les lignes de **Katherine Raymond** et **Marie-Eve Cotton** Page F 3



Maya Ombasic et la décadence vue par les oubliés Page F 5

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 15 ET DIMANCHE 16 AVRIL 2017

À L'AUBE DE LA PRÉSIDENTIELLE FRANÇAISE

Ces écrivains partis à la rencontre de la France

Sylvain Tesson a « marché » l'Hexagone. D'autres ont parcouru le pays de long en large en quête d'un paysage, d'une musique, d'une lumière...



ILLUSTRATION TIFFET

CHRISTIAN RIOUX
Correspondant à Paris

L'écrivain anglais Chesterton a souvent ironisé sur ces intellectuels avides d'exotisme qui parcouraient le monde pour ne rencontrer dans chaque nouveau lieu que des êtres qui leur étaient semblables, lisait les mêmes livres et pensaient les mêmes choses. Marcheur et escaladeur de montagnes autant que de cathédrales, Sylvain Tesson a longtemps cherché le grand air. Jusqu'au jour où une chute terrible à Chamonix en août 2014 le laissa presque mort. « J'avais pris cinquante ans en huit mètres », écrit-il. Au « centre de rééducation », ce miraculé préfère reprendre sa marche. Mais voilà que l'homme trouve soudainement « désinvolte d'avoir couru le monde en négligeant le trésor des proximités ». Il traversera donc la France à pied, de la frontière italienne au Cotentin.

Combien sommes-nous à avoir ainsi couru le monde pour découvrir sur le tard que nous disposions « là, sous nos yeux, d'un pays proche » dont nous ignorions « les replis, d'un réseau de chemins campagnards ouverts sur le mystère, baignés de pur silence, miraculeusement vides » ?

Ce n'est pas un hasard si, depuis quelques années et encore plus à l'aube de cette élection présidentielle pour le moins atypique, tant d'écrivains et de journalistes éprouvent le besoin de faire leur tour de France. C'est pour les uns, comme Sylvain Tesson (*Sur les chemins noirs*, Gallimard), l'occasion de redécouvrir les derniers paysages laissés intacts par l'urbanisation. C'est pour certains, comme Florence Aubenas (*En France*, éditions de l'Olivier), la chance de

dessiner le portrait d'un peuple rebelle et aujourd'hui désorienté. C'est pour d'autres encore, comme Anne Nivat (*Dans quelle France on vit*, Fayard), le moment d'explorer ses cicatrices. Pour ne rien dire de ceux qui, comme Jean-Paul Kauffmann, avaient entrepris de *Remonter la Marne* (Fayard) pour combattre l'esprit de « maussaderie ». Ou encore Jean-Christophe Bailly (*Le dépaysement*, Seuil), qui avait sillonné la France dès 2011 dans l'espoir de « comprendre ce que ce mot désigne aujourd'hui et s'il est juste qu'il désigne quelque chose qui, par définition, n'existerait pas ailleurs ». Parmi ces marcheurs, on trouve même un député des Pyrénées, aujourd'hui candidat à la présidence, comme Jean Lassalle (*À la rencontre des Français*, Le Cherche-Midi). Ce fils d'une famille de bergers béarnais avait soudainement senti le besoin de parcourir à pied pendant huit mois plus de 5000 kilomètres à la recherche des « repères perdus » et du « peuple souverain ».

Dormir à la belle étoile

Contrairement à ces derniers, Sylvain Tesson n'empruntera tout au long de son périple que les « chemins noirs », ces layons, ces chemins de labour ou de halage qui sur les cartes relient hameaux et villages évitant le plus possible les grandes agglomérations. Géographe et baroudeur, Sylvain Tesson dort à la belle étoile, dans les prés, sous les arbres et, les jours fastes seulement, dans une grange chez l'habitant. Partout, il ressent les déchirures du paysage jusque dans sa chair. Comme sa jeunesse à lui, il n'y a pas si longtemps la France avait été bénie des dieux. Comme dans sa vie d'avant, tout ressemblait à un tableau de Bonnard, écrit-il. Puis ce fut la chute. Celle de l'écrivain « pris de

« Je n'aurai plus honte désormais de m'avouer nostalgique de ce que je n'ai pas connu »

Sylvain Tesson

boisson » accompagnant celle du pays qui se réveille aujourd'hui avec la gueule de bois. « Les nations ne sont pas des reptiles : elles ignorent de quoi sera faite leur mue », écrit-il.

Ce que découvre Tesson, c'est une ruralité pour laquelle le progrès a été un désastre, des paysages qui sont menacés, un corps social qui est en état de choc. « La force aveugle de l'époque était cette rapidité avec laquelle elle se débarrassait des vieilleries », écrit-il. Le marcheur est convaincu de lire dans ce terroir une des révolutions les plus radicales de l'histoire de l'humanité. La presque disparition de l'agriculture bien sûr. Tout cela en moins de 40 ans ! Mais aussi la lente dissolution du ciment qui tenait ce pays impossible décrit par Fernand Braudel. Pour le dire vite : ce qui unissait le calcaire et le granit, l'agriculture et la culture, Maurras et Jaurès, le sacre de Reims et la fête de la Fédération, pour reprendre la célèbre formule de Marc Bloch. C'est l'effacement rapide de cette fragilité qui a fait la France et ses paysages qui inquiète tant le géographe.

Vers la fin de son voyage, voilà celui qui craignait surtout de passer pour ringard, et qui te-

naît la nostalgie pour une maladie honteuse, atteint d'un étrange mal. « Je n'aurai plus honte désormais de m'avouer nostalgique de ce que je n'ai pas connu », écrit-il. Tout plutôt que ces « alignements de maisons mortes ».

Au cœur de la Malfrance

Reporter de guerre confirmée, Anne Nivat est aussi une habituée des chemins noirs. Mais pas en France. Cette fois, elle a troqué la Tchétchénie et l'Irak pour la Malfrance. Dans les six villes où elle a résidé chez l'habitant trois semaines chaque fois, la grande reporter dit avoir rencontré « la même défiance vis-à-vis du politique, insidieuse, profonde, sans retour ». Comme Jean-Christophe Bailly, Anne Nivat décrit un « dépaysement ». Le mot peut décrire un changement de décor, mais aussi un pays qui se défait. La journaliste dit avoir découvert des « no man's land » identitaires dans des quartiers où certains jeunes issus de l'immigration ne se sentent pas français. Mais elle a aussi découvert partout un fabuleux « plaisir de la conversation ».

Une conversation qui tranche avec ces trois cafés que décrit Florence Aubenas à Saint-Gilles, dans le Gard, où le candidat proche du Front national, Gilbert Collard, venait d'être élu. Le premier affichait un drapeau algérien. Dans le second, on ne cachait pas voter FN. Quant au troisième, il avait pour devise « ne m'emmerdez pas ! ». On pourrait y voir une métaphore de la campagne présidentielle en cours. A Montbéliard comme à la Cité des Pâquerettes de Nanterre, Florence Aubenas raconte à son tour une jeunesse abandonnée en mal de balises, mais aussi de passions. Peut-être même de pays. L'un de ses plus beaux

VOIR PAGE F 2 : ÉCRIVAINS



JEUDI 20 AVRIL • 19 H

Causerie
Dominique DEMERS

Autour de son roman
Mon fol amour
Éditions Québec-Amérique



DIMANCHE 23 AVRIL • 14 H

Dans le cadre du Festival Métropolis Bleu
Rencontre interactive
pour lecteurs de 13 ans et plus
André MAROIS

Autour de son roman
La Cavale
Éditions Bayard Canada



Librairie
Monet
Des livres
et des libraires

Entrée libre
Réservez vos places : 514-337-4083
ou evenements@librairiemonet.com

LIVRES > ENTREVUES

La force d'un clan
au service d'un quatuor
de justiciersSonia Sarfati et son fils Lou Victor Karnas
dans un récit hybride et singulier

MARIE FRADETTE

Tout juste débarqués à Québec dans la grisaille, à temps pour participer au Salon du livre, Sonia Sarfati et Lou Victor Karnas me rejoignent autour d'un café. D'emblée, Sonia s'inquiète du bien-être de Lou, lui demande, attendrie, s'il veut quelque chose à manger, à boire. Souriant devant cette attention, le jeune homme de 24 ans lui répond poliment que ça va aller. La douceur de la relation mère-fils est palpable et donne le ton à l'entretien qui va suivre.

Le duo offre un troisième titre, différent de ce qu'il a réalisé auparavant. *Quatre contre les loups* (Éditions de l'Homme) est un ouvrage hybride qui mêle texte et planches de bandes dessinées, le tout sur fond de super-héros. L'action se passe dans la ville ordinaire d'Eastwood et met en scène un quatuor qui veut sauver une maison hantée.

Cette idée, Sonia Sarfati la mijotait déjà depuis quatre ans. Elle voulait écrire les origines d'un groupe de super-héros. «Je trouvais que c'était une bonne façon de revenir sur un thème qui est à peu près dans toute mon œuvre : l'amitié. Je voulais aussi parler des apparences trompeuses et des différences qui peuvent devenir un atout si on apprend à s'en servir. Présenter ça avec quatre personnages qui travaillent en complémentarité.»

Or, en se mettant à écrire, Sonia Sarfati s'est rendu compte qu'elle touchait à quelque chose de différent, notamment à cause des scènes de combat qui commençaient à apparaître. «Ça ne me ressemblait pas! Alors, j'ai envoyé le problème à mon fils», qui a tout de suite dit oui. «L'histoire me faisait penser aux Goonies [film de Steven Spielberg], aux films des années 1980, dit Lou Victor. J'ai travaillé en animation, en jeu vidéo, mais je n'avais jamais fait de bébé. Je me suis lancé et ça fini par donner quelque chose de très varié.»

Travailler en famille

Sonia Sarfati a l'habitude de travailler avec son clan,

avec Lou Victor, mais aussi avec son autre fils, Jared Karnas, illustrateur avec qui elle collabore d'ailleurs en ce moment, sur un autre projet.

C'est la première fois par contre que le duo Sonia-Lou Victor planche sur un livre d'une telle ampleur. Si le rapport mère-fils a été un atout dans cette aventure — la proximité, la facilité de communication, le respect inconditionnel et réciproque —, Sonia souligne à grands traits le professionnalisme des échanges et le talent de son fils.

«Je ne voulais surtout pas que ce soit perçu comme "maman a donné un contrat à fiston". Si je lui ai parlé de ce projet-là, c'est que je savais qu'il était capable de le faire. Je ne savais pas, par contre, que ce serait aussi réussi. Les pages qu'il a faites sont remarquables et ça m'a forcée à mettre le texte à leur hauteur.»

Pour elle, Lou Victor est le coauteur de cette histoire et il lui a beaucoup appris. «C'est le retour du balancier. Petit, c'est moi qui l'ai initié à bien des choses. Désormais, c'est lui qui m'alimente, qui m'initie à l'univers du comic book qui lui est familier. Cette aventure en est une d'expérience et de complémentarité pour tous les deux.»

Après un an et demi de travail, *Quatre contre les loups*, fièrement porté, est enfin terminé. Enfin! dit Lou Victor avec soulagement, parce que, «pendant les soupers de famille, on ne savait plus vraiment quoi se dire, lance-t-il. De vivre la relation famille et collègue, ça change un peu les choses... Ça prenait de la place». Puis, en regardant affectueusement Lou Victor, Sonia ajoute: «On avait hâte de se retrouver entre mère et fils.»

Collaboratrice
Le DevoirQUATRE CONTRE
LES LOUPS

Sonia Sarfati
et Lou Victor Karnas
Éditions de l'Homme
Montréal, 2017, 272 pages



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

En raison des scènes de combat qui «ne lui ressemblaient pas», Sonia Sarfati a rapidement fait appel à son fils Lou Victor Karnas.



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

Le roman de Pierre Breton s'attache à donner une voix à ces oubliés de l'histoire écrite.

L'écrivain qui aimait l'histoire
des gens ordinairesPierre Breton romance le destin de ces Québécois partis combattre
Garibaldi dans l'Italie de Pie IX

CAROLINE JARRY

C'est d'abord le mot «zouave» qui a séduit l'auteur Pierre Breton et qui l'a mis sur la piste de son deuxième roman, au sujet étonnant: le bataillon canadien des zouaves pontificaux, mis sur pied par l'ancien évêque de Montréal Ignace Bourquet dans les années 1860. À partir du moment où il s'est intéressé au mot, il n'a «plus eu le choix», dit-il: «Il fallait que je me penche sur l'histoire de Montréal au XIX^e siècle et de l'Italie.»

Tout le monde connaît le mot, poursuit Pierre Breton, joint par *Le Devoir* chez lui à Sainte-Marie de Beauce, mais très peu de gens en comprennent le sens. Les militaires aux pantalons bouffants, dont le nom et l'uniforme ont été empruntés à des unités de l'armée coloniale française en Algérie (tout un héritage), n'ont apparemment pas laissé un bon souvenir. «Faire le zouave» signifie «faire l'idiot». Riche sujet... dont le romancier dresse une histoire joyeuse, avec un petit et un grand h.

Nous sommes en 1868. Les États du souverain pontife sont assiégés par les forces de Giuseppe Garibaldi qui tentent d'unifier l'Italie. L'Église catholique du Québec décide d'appuyer le pape Pie IX en lui envoyant ce bataillon de plus de 300 combattants au nom exotique. Commence alors un roman d'aventures à l'image de ceux qui étaient populaires au XIX^e siècle, avec un héros affrontant mille péripéties.

Ici, Séverin Lachapelle, un jeune Montréalais vif d'esprit mais sans le sou, vit de larcins petits et grands. Il a la police à ses trousses après avoir cambriolé le sélect club privé St-James. Pour échapper à la police, il propose à un jeune homme forcé par sa famille de s'enrôler dans le bataillon pontifical de partir à sa place, en prenant son identité.

Et voilà le jeune bandit qui part pour Rome affublé du costume de zouave. Il accumulera les honneurs militaires, tout en continuant de séduire les belles et de faire les 400 coups. L'histoire est fictive, bien sûr, mais «tous les noms des combattants zouaves évoqués dans le roman sont réels», souligne Pierre Breton, «ils sont allés en Italie».

Anticléricalisme
et faux héros

Les romans d'aventures du XIX^e siècle aimaient les belles fins moralistes, mais l'auteur s'éloigne sur ce point du genre. Son héros, si sympathique soit-il, est un menteur, souligne-t-il: «Je voulais m'attaquer au mythe du héros, un mot envers lequel je nourris beaucoup de méfiance; le personnage principal est celui qui est décoré du plus grand nombre de médailles à Rome, mais c'est un escroc. Je voulais dénoncer l'hypocrisie qui entoure les faux héros.»

Ce qui plaît dans ce roman, outre son sujet original qui nous fait découvrir une partie méconnue de notre histoire,

c'est la vive ironie distillée par l'auteur envers les grands de ce monde, particulièrement le clergé de l'époque, dont les discours moralisateurs sont ici joyeusement raillés. Pierre Breton admet que son roman est «teinté d'une touche anticléricale», car «c'est [sa] conviction, dit-il, que la caste des prêtres, quelle que soit la religion, a fait plus de mal que de bien dans le monde».

Dans le Montréal
du XIX^e siècle

Pour documenter son récit, Pierre Breton a fouillé dans les journaux d'époque, les travaux universitaires et le Centre d'archives du Musée McCord. Le roman regorge de détails fascinants sur le Montréal de 1868, la taverne Joe Beef, l'ouverture du magasin Dupuis et Frères, le journaliste québécois Arthur Buies, qui s'est joint aux forces de Garibaldi en Italie, ou les gens ordinaires, souvent très pauvres, qui gelaient l'hiver à Montréal, car la corde de bois coûtait 7 \$! «L'histoire des petites gens est la plus difficile à trouver, admet Pierre Breton. Les livres ne parlent que des riches et des puissants.»

Son roman, lui, s'attache au contraire à donner une voix à ces oubliés de l'histoire écrite et à se moquer des riches et de leurs pompes, ce qui fait pour beaucoup son charme. L'auteur reconnaît à son roman une sensibilité idéologique, en «prenant le parti des faibles».

Quant aux fameux véloci-

pèdes évoqués dans le titre, ils font référence à la première course de vélo au monde, à Paris en 1868, que certains zouaves canadiens auraient pu voir sur leur chemin vers Rome. Ici encore, on pense aux romans d'aventures à la Jules Verne, où le progrès scientifique imprègne l'époque. Séverin Lachapelle s'enthousiasme pour ces «vélocipèdes qui vont remplacer le cheval». Pierre Breton note toutefois que c'est la maison d'édition qui a suggéré que le titre du livre fasse allusion aux vélocipèdes. Lui avait d'abord intitulé le roman «Le zouave», mais il s'est rangé à l'idée de ses éditeurs.

Le premier roman de Pierre Breton, *Sous le radar*, se penchait sur la guerre froide vue depuis Saint-Sylvestre de Lotbinière, paroisse natale de cet ancien journaliste et directeur de l'information d'un hebdomadaire de la Beauce. Contrairement aux romans historiques souvent sérieux et romancés, il qualifie ses romans de «légers, ironiques et sans prétention», et destinés à un public qui veut surtout se divertir. Comme c'était le cas des romans d'aventures au XIX^e siècle.

Collaboratrice
Le DevoirLE ZOULAVE QUI AIMAIT
LES VELOCIPÈDES

Pierre Breton
Boréal
Montréal, 2017, 284 pages

ÉCRIVAINS

SUITE DE LA PAGE F 1

portraits, tout en finesse, est celui de ces très jeunes mères de la région de la Thiérache, à la frontière belge. «Un enfant, c'est déjà ça, toujours quelque chose qu'on a», dit l'une d'elles.

Plus Jean-Paul Kauffmann s'approche des sources de la Marne, plus il découvre comme Sylvain Tesson «un pays en difficulté que l'on a mis peu à peu à l'écart au nom de la dépense

inutile». Mais il surprend aussi une population qui ne s'avoue jamais vaincue. Un peuple dans lequel il discerne «la continuité de la vie, un plaisir de vivre qui n'est pas éteint, la solidarité». Le souffle d'«une vraie générosité agissante».

Une France qui stagne?

Jean-Christophe Bailly reste pourtant convaincu qu'aucune de ces strates accumulées qui font la France n'est véritablement morte. Le poète évoque d'ailleurs cette capacité de «dormance» qui désigne le pouvoir

qu'ont les graines de conserver longtemps leur possibilité de germination.

Dans tous ces livres, au début d'une page, à la fin d'un chapitre, on sent résonner cette terrible interrogation de Jean Cocteau: «Il est possible que le Progrès soit le développement d'une erreur.» Une phrase que Sylvain Tesson reprend à sa manière en affirmant qu'«il ne fallait pas s'échiner à déraciner les choses si on n'avait rien à replanter à la place».

Au terme de son périple, Sylvain Tesson avoue avoir dé-

couvert «un pays qui ne paraissait pas très disposé aux changements». Une affirmation qui résonnerait comme un coup de tonnerre dans le paysage de cette campagne présidentielle, si on osait l'entendre. Et pour cause, écrit-il: «Comment la France pouvait-elle s'avancer vaillante dans l'époque mondialisée alors qu'elle se croyait encore un destin antique?» Pas facile de devenir épicien quand on s'est rêvé tragédien ou philosophe.

Le Devoir

Mario Mimeault

LA PÊCHE À LA MORUE EN NOUVELLE- FRANCE

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Le plaisir de la musique avec...
JEAN MARCHAND et CHARLES RICHARD-HAMELIN

Entretiens animés par Mario F. Paquet,

animateur de Soirées classiques sur Ici Musique

Contribution suggérée: 5 \$

Jean Marchand
jeudi 20 avril 19h30

Charles Richard-Hamelin
dimanche 30 avril 19h30

Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

SODEC
Québec

Un polar pour la nuit?

ERIS C. MORIS
REPRÉSAILLES

JEAN-PIERRE GAGNE
PIÈGE DE SANG

SAINT-OURS
DU KETCHUP DANS LE CANARD

LIVRES > FICTION

LA FOLIE DANS LES LIGNES



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Marie-Eve Cotton, médecin psychiatre, enrobe les drames et la détresse psychologique de ses personnages d'une forte dose d'humour.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Katherine Raymond, qui fait des études postdoctorales en psychiatrie, livre une critique foudroyante du système de santé.

La comédie psychiatrique de Marie-Eve Cotton

Pivot se promène entre esprits malades et injustice

CHRISTIAN DESMEULES

« Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'on croit », écrivait La Rochefoucauld il y a longtemps. Marie-Eve Cotton, médecin psychiatre née en 1974, en commet peut-être une — et c'est tant mieux — en publiant *Pivot*, un premier roman à demi sérieux en forme de comédie psychiatrique.

Surnommé « Pivot », en référence à l'ancien animateur de l'émission *Apostrophes* et à sa maîtrise en littérature, Hadrien Jalbert, 44 ans, en est à son 12^e séjour en psychiatrie. Il semble plus que jamais convaincu d'être victime du Système, « une organisation secrète qui disséminait l'amnésie dans le monde entier ».

Lui qui rêvait d'un destin de grand écrivain, la vie l'a plutôt réduit à un statut de « visionnaire, activiste, artiste non pratiquant et psychiatrisé de carrière ». Après avoir été cette fois accusé de voies de fait sur un humoriste de Radio-Canada, puis aussitôt déclaré irresponsable (« délire paranoïaque chronique »), Pivot doit faire son temps.

Au quatrième étage de l'hôpital

Sainte-Marie, fin seul à être sain d'esprit dans l'unité psychiatrique, Pivot est habité par un persistant sentiment d'injustice — le Système a le bras long —, ses journées comme celles des quelques patients qu'il côtoie s'écoulent dans « une oisiveté sans repos qui rendrait cinglé n'importe qui ».

Il y a de tout : une infirmière hilare surnommée Passe-Par-tout, un colosse haïtien qui se prend pour Jésus, de vieilles catatoniques, un mégalomane hyperactif qui fait bouger les nuages. Sans oublier un sans-abri surnommé le Chat de ruelle par Pivot, suivi en permanence par un groupe de Lilliputiens invisibles, qui s'exprime en charades aussi hilarantes qu'insensées.

C'est dans ce contexte que Pivot va tomber amoureux fou (bien sûr) d'une jeune patiente inuite qui entend des voix, descendue d'un village de la baie d'Ungava. Lui sourit-elle en croisant son regard? Il raconte à la ronde qu'ils sont fiancés ou que l'enfant qu'elle porte est le sien. Il y a toujours plus fou que soi.

Après que le lecteur a fait connaissance avec la plupart des

personnages, malgré le rythme enlevé, la seconde moitié du roman s'enlise un peu. Mais de fou furieux à fêlé attendrissant, Pivot se dévoile à travers une histoire familiale singulière, et la source de la « réalité alternative » dans laquelle il baigne.

En fine observatrice, capable de compassion, Marie-Eve Cotton enrobe les drames et la détresse psychologique de ses personnages d'une forte dose d'humour. Ses dialogues résonnent aussi d'une grande justesse. Ce qui n'empêche pas qu'on y trouve une critique légère de la psychiatrie moderne, où certains médecins semblent se contenter de gaver de pilules leurs patients, avec la complicité intéressée de l'industrie pharmaceutique.

Une fenêtre ouverte sur la triste condition de ces êtres pris au piège d'un esprit malade, malgré les éclairs de lucidité.

Collaborateur
Le Devoir

PIVOT

★★★★
Marie-Eve Cotton
Vlb éditeur
Montréal, 2017, 248 pages

Beauté désespérée

Katherine Raymond raconte ce monde où le poids de l'image devient une sentence à perpétuité

DOMINIC TARDIF

Résilience. Le mot, tout aussi rubiquitaire que vidé de sa substance, champignon trop souvent le discours aux ambitions inspirantes de ceux qui ont dû traverser une proverbiale épreuve. Après le suicide de sa mère, Katherine se drape dans l'espoir de transformer son deuil en récit tire-larmes et réchauffe-cœur, presque ravie de goûter à une tragédie cousue main pouvant être racontée dans un magazine papier glacé.

« Quand tu es morte, j'ai enfin trouvé quelque chose à écrire, sans avoir à me soucier de l'écriture. J'ai écrit notre histoire pour la galerie. Une histoire que j'ai faite sensible et touchante. Une fin pour tous. Une histoire de battante, d'amalgames faciles, un mensonge », raconte Katherine Raymond dans *Matricide*, son premier roman, qui n'a rien d'une complaisante « histoire de battante ». Au contraire.

Réflexion impétueuse sur la folie dans laquelle la beauté a emprisonné sa mère, cette confession autofictionnelle mesure ce qu'il reste lorsque s'évapore le pouvoir d'attraction d'une femme jadis capable d'obtenir tout ce qu'elle voulait

à l'aide de ses yeux bleus. Réponse : « Il ne restait que le ridicule de cette femme domestique, inapte malgré toute sa grâce aux choses de l'amour », condamnée à mener « seulement la vie d'une image ».

Sentence à perpétuité

Transportée en psychiatrie par l'insomnie et les apparitions insistantes de sa mère morte qui l'assaillent en rêve, Katherine goûtera à la dure médecine de soignants complètement obnubilés par leur DSM et par les cocktails de pilules à assembler, poussés au cynisme par des administrations aussi empathiques que des presse-citrons. En n'aidant que ceux qui flirtent avec des recours irréversibles comme le suicide, le système de santé contraint-il des personnes fragilisées à se lancer dans le précipice afin d'être prises au sérieux? La critique, certes pas nouvelle, foudroie par sa virulence, d'autant plus que Katherine Raymond fait dans la vraie vie des études postdoctorales en psychiatrie.

Hantée par les mêmes obsessions que Nelly Arcan, *Matricide* expose l'hypocrisie d'un monde où l'obéissance et le sexe demeurent les seules monnaies d'échange aux-

quelles doivent s'en remettre celles qui, au cœur du milieu du travail, inspirent la méfiance à des hommes ne sachant les voir qu'en « femmes-vulves » (pour reprendre l'expression de l'auteur de *Putain et Folle*). La grande beauté est ici une sentence à perpétuité, à purger dans une *monster house* ou dans un hôpital.

Katherine Raymond n'est certainement pas la première à contempler sous la lumière de la maladie mentale à laquelle elle peut aboutir l'emprise de la beauté sur l'imaginaire des femmes. C'est dans la douleur de l'épiphanie qui frappe sa narratrice que réside la puissance de sa rébellion contre le legs maternel. Il n'y avait rien à jalouser chez sa mère, comprend-elle durement. La lettre qu'elle lui envoie est aussi adressée à toutes celles qui ne pourront échapper à l'image dans laquelle l'époque les a enfermées.

Collaborateur
Le Devoir

MATRICIDE

★★★★
Katherine Raymond
XYZ
Montréal, 2017, 236 pages

Survivre aux caves avec le journaliste Byron Coley

RALPH ELAWANI

À l'annonce de la mort de l'écrivain Glenn O'Brien, la semaine dernière, une boutade footballistique du légendaire attaquant français Eric Cantona aurait pu résumer l'attitude de ce raffiné passeur du milieu des arts : « Mon plus beau but? C'était une passe. »

À l'instar d'O'Brien, Byron Coley fait partie de ces personnages plus grands que nature, dont le rôle consiste avant tout à braquer les projecteurs sur le talent des autres. Le chroniqueur à la revue *The Wire* verra la semaine prochaine son premier recueil de poésie « officiel », *Defense Against Squares / Contre les caves*, être publié en édition bilingue chez L'Oie de Cravan.

Avec une couverture signée par le bédéiste Charles Burns (*Black Hole*) et une préface de

la musicienne Kim Gordon (de feu Sonic Youth), *Defense Against Squares / Contre les caves* donne immédiatement le ton. Les poèmes de Byron Coley sont le distillat d'une vie passée à observer la bête — et parfois la bêtise — de l'univers des courants marginaux.

Le résultat est saisissant, tout comme la traduction cosignée par Chaput et Marie Frankland. Leur habile travail sur l'argot américain se résume à travers le malicieux choix du mot « cave » comme équivalence à l'expression anglaise « square » : une référence à la fois à l'argot français d'une autre époque et à un québécoïsme répandu.

En entrevue téléphonique, l'ancien chercheur de trésors du magazine *Spin* se fait polix, discutant autant de l'influence qu'à eu sur lui l'écrivain Tom Wolfe que du talent de

jeunes journalistes, comme le Canadien Jesse Locke, dont il vante la plume.

« Un square, c'est quelqu'un qui se contente de se croire heureux avec ce qu'on lui donne; quelqu'un qui ne remet rien en question », explique-t-il. Et il écrit : « Les héros les plus faciles sont cohérents / mais ceux qui nous marquent le plus / sont les maniaques inégaux / qu'on découvre à une époque de notre vie / où on a besoin d'être mal guidés. »

Il y a quelques jours, dans les pages de ce cahier, le délégué Alexandre Fontaine-Rousseau affirmait que la critique musicale était plus excitante quand des gars comme Lester Bangs écrivaient à partir de l'impulsion que la musique leur procurait. Tout n'est peut-être pas perdu, aura-t-on envie de lui répondre. Pour reprendre les mots du surréaliste Louis Scu-

tenaire, à qui L'Oie de Cravan, qui célèbre ses 25 ans la semaine prochaine, doit son nom : « Souvent, au lieu de penser, on se fait [peut-être] des idées. »

Byron Coley sera de passage dans la métropole, du 20 au 22 avril prochains, pour souligner l'anniversaire de l'éditeur qui a eu le flair, en 2011, de faire paraître un premier volume de ses chroniques : *C'est la guerre. Early Writings, 1978-1983*.

Collaborateur
Le Devoir

DEFENSE AGAINST SQUARES / CONTRE LES CAVES

★★★★
Byron Coley
Traduction de Benoît Chaput et Marie Frankland
L'Oie de Cravan
Montréal, 2017, 166 pages

PALMARÈS

Du 3 au 9 avril 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NOMBRE DE SEMAINES)

Romans québécois

1	Sur les berges du Richelieu • Tome 3 Amours...	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
2	Mon fol amour	Dominique Demers/Québec Amérique	4/2
3	La mort d'une princesse	India Desjardins/Homme	2/9
4	Plus folles que ça, tu meurs	Denise Bombardier/Édito	1/9
5	Les portes du couvent • Tome 1 Tête brûlée	Marjolaine Bouchard/Les Éditions réunies	3/3
6	L'homme qui fuit	Anaïs Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	6/28
7	Rue des Remparts	Micheline Lachance/Québec Amérique	-/1
8	Les chevaliers d'Antares • Tome 5 Salamandres	Anne Robillard/Wellan	5/8
9	Des fleurs pour ta première fois	Guillaume Morrisette/Guy Saint-Jean	10/2
10	Tagawan	Éric Plamondon/Quartanier	-/1

Romans étrangers

1	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	1/3
2	La veuve	Fiona Barton/Fleuve éditions	2/5
3	Le saut de l'ange	Lisa Gardner/Albin Michel	3/13
4	Fin de ronde	Stephen King/Albin Michel	4/5
5	Danser au bord de l'abîme	Grégoire Delacourt/Lattès	7/5
6	Trilogie des ombres • Tome 1 Dans l'ombre	Arnaldur Indriðason/Métailié	5/5
7	Le châtiment de Bourne	Eric Lustbader/Grasset	10/6
8	Sous le même toit	Jojo Moyes/Milady	8/7
9	Pénitence	Philip Kerr/Masque	6/2
10	Tue-moi si tu peux	James Patterson Marshall Karp/Archipel	9/8

Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/25
2	À nous la ville! Traité de municipalisme	Jonathan Durand Folco/Écosociété	6/2
3	De quoi Total est-elle la somme? Multinationales...	Alain Deneault/Écosociété	2/4
4	Ne renoncions à rien	Collectif/Lux	3/8
5	La fin de l'homosexualité et le dernier gay	Eric Duhaime/Homme	4/3
6	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	5/13
7	La langue affranchie	Anne-Marie Beaudoin-Bégin/Somme toute	-/1
8	Agir ensemble. Penser la démocratie syndicale	Christian Nadeau/Somme toute	-/1
9	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	7/23
10	Nous étions le nouveau monde • Tome 3	Jean-Claude Germain/Hurtubise	-/1

Essais étrangers

1	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	1/3
2	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	3/5
3	Breve encyclopédie du monde • Tome 2...	Michel Onfray/Flammarion	4/9
4	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	5/60
5	Un racisme imaginaire	Pascal Bruckner/Grasset	2/2
6	Mes indépendances	Kamel Daoud/Actes Sud	6/3
7	Révoltons-nous! 1 + 1 + 1	Alexandre Jardin/Robert Laffont	7/3
8	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	-/1
9	Tout est prêt pour que tout empire	Hervé Kempf/Seuil	10/2
10	Petit traité de résilience locale	Collectif/Écosociété	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

www.andrepronovost.com

Téléchargez gratuitement le plus récent livre d'André Pronovost

Kerouac et Presley

récit

Texte intégral de 257 pages en format pdf

Elvis et Dolores, Montréal, XYZ, 2013

Appalaches, Montréal, XYZ, 2011

Plume de Fauvette, Montréal, XYZ, 2009

Bord-de-l'Eau, Montréal, XYZ, 2006

LIVRES > FICTION

L'amour entre détresse et enchantement

Bronwen Wallace et Brina Svit touchent avec finesse toute la complexité d'un sentiment

DANIELLE LAURIN

Deux recueils de nouvelles au féminin: *Si c'est ça l'amour*, de Bronwen Wallace, et *Nouvelles définitions de l'amour*, de Brina Svit. Deux livres d'une exceptionnelle finesse. Qui vont à l'essentiel.

Le premier a été écrit il y a plus de 25 ans. Il y a bien quelques références datées. Peu importe. Ça permet de mesurer le passage du temps, ça comporte un certain charme aussi. Mais surtout, sur le fond, ce qui se joue là transcende les années.

Si c'est ça l'amour est l'unique ouvrage en prose de la poète ontarienne Bronwen Wallace, morte d'un cancer en 1989, à l'âge de 44 ans. Publié l'année suivante, son recueil vient d'être traduit en français par René-Daniel Dubois, dont il faut souligner le travail d'orfèvre.

Une série de portraits de femmes. C'est ce que nous offre Bronwen Wallace. Avec toujours, sous la surface, la glace qui se craquelle, mais sans en avoir l'air, sans le crier sur les toits. Tout se passe à l'intérieur. Comme dans monologue intérieur. Ce qu'on ne dit pas, qu'on garde pour soi. Mais qui nous hante. Jusqu'à prendre toute la place.

Ça pourrait vaciller. C'est souvent sur le point de le faire. Les émotions qui bardassent, les larmes qui affluent. Puis on se ressaisit. On fait avec. On relève la tête et on continue. On est secrétaire dans une école, conseillère pédagogique ou infirmière. On est mariée la plupart du temps, souvent divorcée, mère très souvent.

On est dans des sentiments contradictoires, entremêlés, par rapport à l'amour. Par rapport à son conjoint ou à son ex, par rapport à ses enfants, ses parents. On est toujours sur le bord d'éclater. Entre colère et tendresse.

Oui, c'est ça. Entre colère et tendresse, comme l'indique si bien la citation en exergue de la poète et essayiste américaine Adrienne Rich qui donne son ton au recueil: «*Colère et tendresse: parts de moi-même / Et je crois désormais que leur souffle m'accompagne / Comme celui de deux anges réconciliés.*»

On a connu la violence familiale, conjugale. Ou pas. On peut avoir subi des attachements horribles à 14 ans de la part d'un dentiste, sans avoir jamais osé en parler à personne, surtout pas à ses parents, même pas à sa sœur.

On vient de perdre son amoureux. Cancer foudroyant. Et on lui en veut. On lui en veut de nous avoir laissées tomber comme ça. Alors qu'avec lui, enfin, la vie était possible. Qu'il nous avait ouvert les yeux. Amenée à faire enfin ce qui nous passionnait dans la vie.

On a mis au monde des enfants, on les a élevés, on leur a tout donné. On voudrait préserver notre progéniture du danger, de la violence. Et on n'y arrive pas. On s'inquiète.

On a la maternité inquiète. On sait quand quelque chose cloche chez nos enfants, mais on ne sait pas nécessairement quoi. On voudrait trouver les mots pour les aider.

Mais quand ils sont devenus adolescents, le fossé s'agrandit. Incompréhension. Incommunicabilité. Comment les aider quand ils nous tournent le dos, remplis d'agressivité? Le moindre frôlement physique les horripile alors que, petits, ils avaient tant besoin de nous, de nos caresses.

Un joint et Talking Heads

Si c'est ça l'amour parle de tout ça. Mais sans s'appesantir. En nous ancrant dans le quotidien ordinaire. Dans le grand ménage à faire, tiens. Qu'on peut très bien entreprendre un jour de grand soleil printanier après avoir fumé un joint, en écoutant les Talking Heads. Ce n'est pas



LINDE ZINGARO

La poète ontarienne Bronwen Wallace est morte d'un cancer en 1989, à l'âge de 44 ans.

parce qu'on a trois grands ados à la maison qu'on est coincée...

Parmi les nouvelles les plus réjouissantes: *Ces êtres à qui l'on confierait sa vie*. Sur les amitiés féminines, la solidarité indéfectible, malgré les différences. Elles sont quatre amies de longue date, qui se retrouvent une fois par mois, sans les maris, sans les enfants. Et elles passent en revue leur vie, partagent leurs angoisses, jusqu'à plus soif.

De l'extérieur, ça pourrait ressembler à ceci: «*Quatre femmes entre deux âges, installées autour d'une table couverte de vaisselle sale dans une cuisine qui a l'air d'un champ de bataille le lendemain matin, en train de se saouler la gueule comme des bûcherons.*»

La nouvelle la plus émouvante arrive vers la fin: *Lillian derrière la porte*. Une femme qui s'enferme dans un cabinet de toilettes, à l'université. Pour écrire des lettres. A ses grands enfants, à son mari. Des lettres d'amour. Des lettres d'adieu. Que va-t-elle faire ensuite?

Tout peut arriver. Ce pourrait être le leitmotiv du recueil de Brina Svit, écrivaine slovène établie à Paris. Son livre, en lice pour le Goncourt de la nouvelle, s'ouvre sur cette citation de Susan Sontag: «*Rien n'est mystérieux, aucune relation humaine. Sauf l'amour.*»

Un veuf découvre que sa femme, à qui il ne portait plus attention, avait un jardin secret. Une retraitée divorcée attend son amour de jeunesse à l'aéroport. Une femme dont le mari se meurt du cancer cède au désir brûlant qu'elle éprouve pour un jeune homme, tout en sachant que le pire l'attend.

Multipliez les situations tant que vous voulez, c'est à ne rien comprendre, finalement, de l'amour. Il arrive, comme ça, sans s'annoncer. Il repart, s'essouffle, meurt, parfois, de la même façon.

Le mieux, c'est quand il fait irruption, une veille de Noël, alors qu'on est désœuvrée. On entre dans un magasin de meubles. Parce qu'on est seule. Parce qu'on retarde le moment de rentrer chez soi. Parce qu'il faudrait bien s'acheter une table, cesser de manger debout dans son appartement à moitié vide, penser à s'installer, quoi.

Alors voilà, on est là, la veille de Noël, dans un magasin de meubles contemporains, et le vendeur, attendu par sa femme pour le réveillon familial, nous offre néanmoins champagne et foie gras. C'est un début. C'est un commencement possible, peut-être.

Les moments charnières dans une vie. Dans la vie d'êtres décalés, en déroute. C'est ce qu'exploite avec un remarquable sens du détail et un brin d'ironie Brina Svit dans *Nouvelles définitions de l'amour*... pas si nouvelles que ça, d'ailleurs, ces définitions, tant il y a de recoupements avec *Si c'est ça l'amour*.

Collaboratrice
Le DevoirSI C'EST ÇA L'AMOUR
ET AUTRES NOUVELLES

★★★★
Bronwen Wallace
Traduit de l'anglais par René-Daniel Dubois
Les Allusifs
Montréal, 2017, 264 pages

NOUVELLES DÉFINITIONS DE L'AMOUR

★★★★
Brina Svit
Gallimard
Paris, 2017, 244 pages

S'ébrouer contre le silence

Hisham Matar signe un récit obsédant en quête de son père

YANNICK MARCOUX

Cité parmi les écrivains importants de son époque dès la parution de son premier roman, *Au pays des hommes*, Hisham Matar a connu de nombreux exils. Fils de diplomate libyen, il a habité successivement New York, Tripoli, Le Caire et Londres. C'est depuis la capitale anglaise, devenue depuis sa terre d'accueil, qu'il apprendra, impuissant, l'enlèvement de son père par le régime de Kadhafi, auquel il était ouvertement opposé. Son troisième ouvrage, *La terre qui les sépare*, porte sur sa quête, échelonnée sur près de vingt-cinq ans, pour le retrouver.

Le récit s'ouvre sur le départ imminent de Hisham Matar pour la Libye, après un exil de trente-trois ans. Son retour, rendu possible par la chute du régime en 2011, le mène auprès de sa famille restée au pays. Les retrouvailles, émouvantes, le mettent devant le drame de ceux qui ont «*assisté à l'interdiction des livres, de la musique, des films, à la fermeture des théâtres et des cinémas, à la mise hors la loi du football, et à toutes les autres manifestations sans nombre par lesquelles la dictature libyenne, comme un amant rendu fou par la jalousie, avait infiltrée les moindres aspects de la vie publique autant que privée.*» Le vécu de ces gens dresse un portrait poignant, quoiqu'un peu sommaire, d'une Libye tour à tour soumise à la dictature, portée par l'espoir de la révolution arabe, puis déçue par la courte portée des changements.

La trame principale repose sur les efforts de l'écrivain et de sa famille pour retrouver un père qui, aux premiers mois de sa captivité, parvenait à envoyer quelques lettres à sa famille, avant que sa correspondance ne cesse brusquement. Ce silence ne connaît aucune trêve.

Le fils multiplie les appels aux plus hautes instances politiques, à nombre d'ONG et d'ambassades. Ses cris du cœur sont publiés dans plusieurs journaux internationaux, recevant l'appui de Desmond Tutu. Et puis ses doléances seront entendues par nul autre que le fils de Kadhafi, donnant au deuxième tiers du récit la forme d'un suspense politique, avec en trame de fond le mystère d'une disparition sur le point d'être révélé.

La recherche d'un père par son fils nous happe, attisant ces questions qui font mal: est-il mort? A-t-il été tué dans le massacre de la prison d'Abou Salim aussi tôt qu'en 1996? Vit-il encore, amnésique et meurtri par vingt-cinq ans de détention, de torture et d'isolement? «*Quand votre père a disparu depuis si longtemps, votre désir de le retrouver est égal à la peur que vous avez que cela arrive.*», écrit Matar.

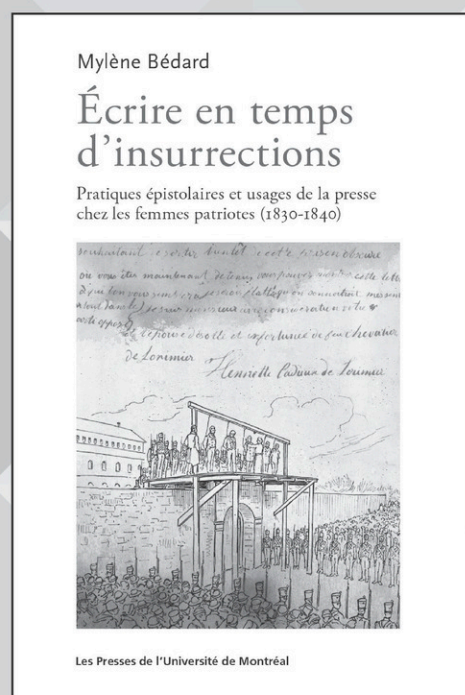
L'écriture hypnotique de Hisham Matar surprend, par cette façon singulière de mettre le caractère cyclique des événements au diapason de phrases amples, laissant les mots tracer le seul chemin pour sortir du labyrinthe du désespoir. *La terre qui les sépare* écrit ce drame incommensurable des victimes des guerres civiles, mais reste aussi un hymne à la résilience qui seule permet la réconciliation, lorsque le «*passé comme un membre sectionné, tente de s'attacher au corps du présent.*»

Collaborateur
Le Devoir

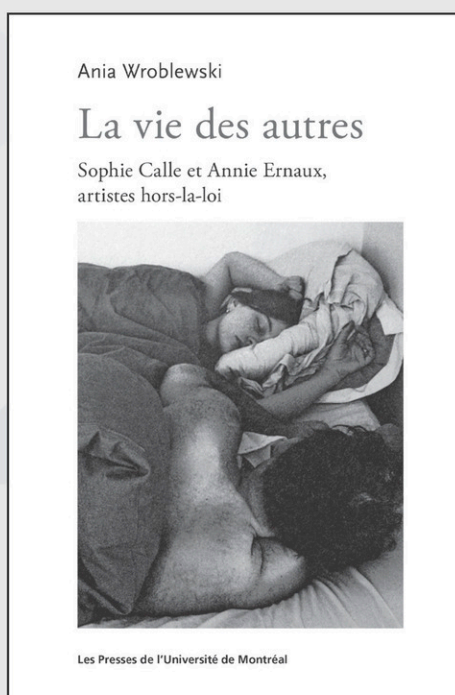
LA TERRE QUI LES SÉPARE

★★★★
Hisham Matar
Traduction de l'anglais par Agnès Desarthe
Gallimard
Paris, 2017, 336 pages

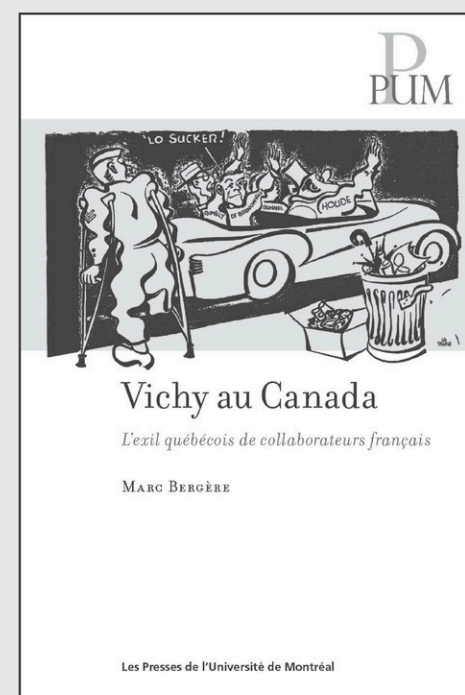
Félicitations à nos auteurs !



Mylène Bédard
LAURÉATE
Prix du Canada en sciences humaines et sociales
Écrire en temps d'insurrections
Pratiques épistolaires et usage de la presse chez les femmes patriotes (1830-1840)



Ania Wroblewski
FINALISTE
Prix du Canada en sciences humaines et sociales
La vie des autres
Sophie Calle et Annie Ernaux, artistes hors-la-loi



Marc Bergère
FINALISTE
Prix du livre politique de l'Assemblée nationale
Vichy au Canada
L'exil québécois de collaborateurs français

D
PUM

Les Presses de
l'Université de Montréal

LIVRES

À LA PAGE

La décadence vue par les oubliés

Michel Onfray et Karim Akouche racontent le déclin d'une époque par deux fenêtres très différentes



MAYA OMBASIC

C'est le printemps des poètes à Lyon. Cette année, le festival porte le titre « Magnifique Printemps! » comme pour narguer la décadence politique entourant les élections présidentielles en France.

Le rendez-vous des poètes et écrivains invités se termine au fameux Look Bar, le mythique endroit du Vieux Lyon où, grâce à un archaïque disque en vinyle de Gainsbourg et les indolentes chansons *live* interprétées par un saltimbanque, il est possible de rencontrer des personnes de tout âge, de toutes les cultures et qui traitent de tous les sujets! Ainsi, Luis, français d'origine espagnole dont les parents ont fui l'Espagne de Franco, devenu banquier probablement par réaction à un père autoritaire, parle du dernier livre de Michel Onfray, *Décadence: de Jésus à Ben Laden. Vie et mort de l'Occident* (Flammarion) avec une telle aversion qu'on se demande avec inquiétude si la France

va réussir à échapper à la vague europhobe rien que pour préserver cette libre circulation des idées où un banquier déteste viscéralement un philosophe...

Mourir un jour

Même si sa lecture d'Onfray relève d'une manière de lire à la Wall Street, à savoir euphorique, en diagonale et cherchant des points à marquer, Luis n'a pas tout à fait tort. Dans son dernier essai sur la décadence, Onfray tente d'expliquer les raisons de la fin de la civilisation judéo-chrétienne qui, comme toute grande civilisation, doit mourir un jour.

Nous assistons à la fin imminente de cette secte qui a réussi, il y a deux millénaires, à devenir une religion puis une civilisation grâce non pas à sa vérité, mais plutôt à sa force. C'est pourquoi le christianisme et l'islam sont des civilisations impériales avides de conquêtes et d'expansion territoriales. Mais on saisit mal le lien qui les unit: l'islam, c'est la suite du récit judéo-chrétien? C'est aussi la fin de La Trinité monothéiste? Ou est-il radicalement autre?

Onfray semble dire que la théocratie islamique qui tente de s'imposer sur la ruine judéo-chrétienne est une solution momentanée au nihilisme occidental, car « elle entre dans cette caté-

gorie des politiques optimistes qui escomptent un avenir radieux si on applique son plan ». Or, dans cette brique monumentale de six cents pages consacrée à l'origine de la décadence occidentale, il est impossible de trouver un endroit réellement consacré à l'autre et à sa façon de vivre la déchéance ou la naissance, selon l'emplacement de l'observateur. A part deux chapitres où il est question du paradis à l'ombre de l'épée et de la fin de l'Occident belliqueux au profit d'une foi planétaire qui n'a pas peur de la mort, il est à se demander si le philosophe n'avait pas manqué le rendez-vous avec cette civilisation qu'on étiquette de « Proche-Orient » précisément parce que, en raison de sa proximité, elle représente le miroir privilégié de notre altérité.

Solitaire en dissonance

Heureusement, il y a des livres moins bruyants, mais plus intimistes qui parlent de la véritable décadence qui nous guette, celle d'un monde à la recherche du sens. Dans le dernier livre de Karim Akouche, *La religion de ma mère* (Éditions Michel Brulé), la plume qu'on qualifie de « mitrailleuse » puisqu'elle enfante les mots justes et les phrases courtes, mais coups de poing, laisse entendre les cris du cœur de l'individu solitaire en dissonance absolue avec

son peuple dépossédé et totalement égaré.

L'écrivain et dramaturge montréalais met habilement en scène un narrateur kabyle qui retourne en Algérie pour l'enterrement de sa mère. Grâce à un ton juste qui traite de la décadence individuelle et collective, le livre raconte les conséquences des pensées systématiques sur les êtres qui se refusent à tous les systèmes. La langue et la culture kabyles de cette mère à laquelle le fils rend hommage par-delà la mort, démontrent avec justesse l'égarement et le désespoir de tout un peuple aux pratiques païennes dans un coin du monde où il est dangereux d'être multiple.

« Pour nous dompter, l'État a gravé la charia au fronton de nos temples. Des versets ornent nos sépultures. On a arabisé nos têtes. On a islamisé nos cœurs. Clandestins rejetés par les vagues de l'histoire, nous nous sommes agrippés à des épaves de nous flottons », écrit Karim Akouche.

Luis, le banquier lyonnais, a peut-être raison: de quelle décadence parle Onfray au juste s'il ne se donne pas la peine de nous la raconter à partir du point de vue de l'autre, comme le fait Malouf dans *Les croisades vues par les Arabes* et comme le fait Akouche dans *La religion de ma mère*. Mais pour cela, faut-il encore que l'autre soit considéré comme soi-même.

HOMMAGE

Collages en mémoire d'un étonnant collagiste

Des mots et des dessins rappellent Jacques Prévert au bon souvenir du présent

FABIEN DEGLISE

C'est peut-être de là que tout est parti, dans les bureaux du Courrier de la presse où Jacques Prévert et son pote Yves Tanguy, copain des premiers jours de service militaire à Lunéville, se sont retrouvés au début des années 1920 pour y faire des revues de presse. Ils devaient découper à la main les articles des quotidiens parlant des clients prestigieux de l'agence pour ensuite leur envoyer ces coupures par la poste.

Ça n'a pas duré plus que six mois. Le découpage finissant de plus en plus, sous les collages des copains espions, en manchettes improbables et surréalistes: « Le député Charles Brogniard / échappé du zoo de Vincennes / On est toujours à sa recherche ».

L'anecdote est délicieusement mise en dessin dans *Jacques Prévert n'est pas un poète* (Dupuis/Aire libre), récit d'une vie signé Hervé Bourhis et Christian Cailleaux, et cristallise en une page l'esprit de l'homme qui, incidemment, a passé les dernières années de sa vie à faire des collages. Un esprit taquin, mais également frondeur, subversif et en-

gagé qui n'a eu de cesse de déjouer les dogmes et de défier les riches et les puissants pour mieux cultiver sa liberté.

Jacques Prévert était tout sauf ce poète sage pour enfants scolarisés. Il a été un « braconnier révolutionnaire » dont l'existence singulière, loin de l'image réductrice qui lui colle à la peau, se dévoile ici dans ses fragments les plus significatifs — son contact avec les surréalistes, son incursion dans le théâtre de l'agitation avec le groupe Octobre, son entrée dans le monde du cinéma... La trame narrative repose sur une succession de collages, à l'image de la complexité et du caractère polymorphe de ce grand homme qui a quitté le monde des vivants il y a 40 ans, jour pour jour, mardi dernier.

Hommage par collectif

Les hommages viennent de partout, y compris de *Pour faire le portrait d'un poète* (Québec Amérique), ouvrage collectif apparu cette semaine et dans lequel Éric Cornélius, Paul Lefebvre, Yann Perreau, Stéphane Venne, pour ne citer qu'eux, ainsi que Normand Baillargeon, qui a dirigé toute l'opération, évoquent l'œuvre

de l'artiste et les souvenirs personnels qui les rattachent à lui.

« Je ne l'ai jamais pris au sérieux, et j'ai bien fait: c'est exactement comme ça qu'il fallait le lire », écrit François Gravel. La poésie de Prévert, ajoute Claude Vaillancourt, à la turpitude multiface, avec, « au premier rang de ses cibles: le pouvoir religieux, ridiculisé pour sa grandiloquence et ses prétentions. [...] C'est ce Prévert insoumis et rebelle, qu'on retrouve aussi bien dans ses scénarios que dans ses poèmes [...] et qui en fait un créateur encore tellement actuel ».

« On dirait que le regard si sensible qu'il pose sur le monde nous en dévoile l'essence même », écrit Chantal Santerre, prof au collégial, dans ce petit livre sans prétention, accompagné de dessins et de collages provenant d'une petite brochette d'illustrateurs. Un regard sensible avec lequel on renoue autant dans le plaisir de la (re)découverte que dans l'angoisse du retour, le présent trouble dans lequel l'artiste a émergé ayant un peu trop de similitudes avec le présent qui cherche aujourd'hui à se souvenir de lui.

Le Devoir

JACQUES PRÉVERT N'EST PAS UN POÈTE

★★★★
Hervé Bourhis
et Christian Cailleaux
Dupuis/Aire libre
Bruxelles, 2017, 232 pages

POUR FAIRE LE PORTRAIT D'UN POÈTE

★★1/2
Collectif
Québec Amérique
Montréal, 2017, 172 pages

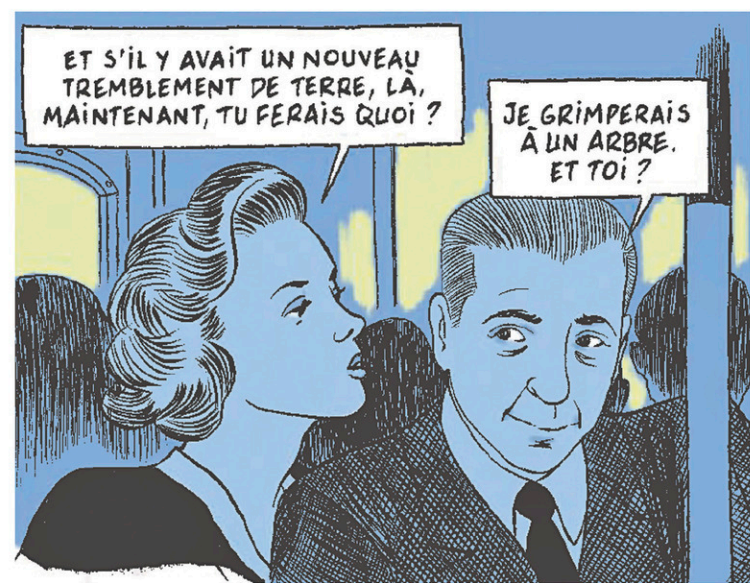
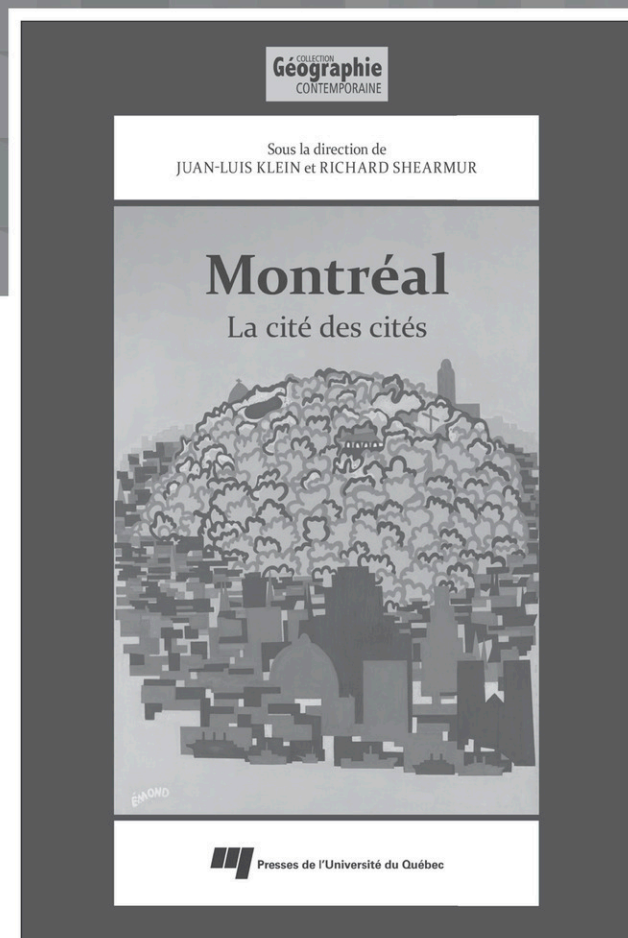


Planche tirée de Jacques Prévert n'est pas un poète

La diversité qui caractérise Montréal s'est transposée dans la morphologie des quartiers. Cette spécificité identitaire des quartiers constitue une des richesses de Montréal.



MONTRÉAL: LA CITÉ DES CITÉS

Sous la direction de Juan-Luis Klein et Richard Shearmur

300 pages | ISBN 978-2-7605-4720-9

32⁰⁰\$ PAPIER 23⁹⁹\$ PDF EPUB

Presses
de l'Université
du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

Plus de
1 500 livres
à feuilleter

PUQ.CA



Y'A DE QUOI LIRE!

Les livres québécois, j'en lis, j'en débats.

GRAND GAGNANT 2017

CHRISTIAN GUAY-POLIQVIN

remporte le prix littéraire des collégiens 2017, pour son roman

LE POIDS DE LA NEIGE

publié aux éditions La Peuplade.

PRIX
littéraire
DES COLLÉGIENS

prixlitterairedescollégiens.ca



FONDATION
Marc Bourhis



Québec



LE DEVOIR



CRILCO





ALEXANDRE SHIELDS LE DEVOIR

Les auteurs s'inspirent notamment des débats soulevés par l'installation d'éoliennes dans des milieux habités.

TENSIONS SOCIALES

Dans une gauche au charme orwellien

Deux universitaires livrent une satire de la notion d'acceptabilité sociale dans les débats écolos québécois

MICHEL LAPIERRE

Le terme « acceptabilité sociale » se rapporte à l'appui populaire accordé ou non à un projet matériel dans un milieu donné. Depuis une dizaine d'années au Québec, il inspire les débats sur nombre de projets, comme celui de l'oléoduc Énergie Est ou celui d'éoliennes en zone habitée. Au lieu du cri égoïste « Pas dans ma cour! », Pierre Battelier et Marie-Eve Maillé préconisent un discernement nourri de l'expérience acquise par les Premières Nations.

Lui est doctorant en sciences de l'environnement. Elle enseigne à l'UQAM comme spécialiste des impacts sociaux des grands projets. Ils ont écrit l'ouvrage *Acceptabilité sociale: sans oui, c'est non* pour démythifier, soutiennent-ils, un « jargon [de] technocrates », un

« fourre-tout » susceptible de dupliquer la population en la divisant davantage. En Amérique du Nord, la participation autochtone aux luttes écologistes confère à celles-ci une dimension universelle orientée vers le progrès, se réjouissent-ils.

Par l'anthropologie la plus profonde s'enracinent ainsi dans l'histoire du continent des débats qui autrement risquent de dégénérer en palabres pour profiter en fin de compte à l'ordre établi, cher aux tenants d'un prétendu progrès. Les auteurs en sont très conscients, même s'ils ne s'emploient guère à montrer que les contestataires amérindiens imposent leur voix emblématique ailleurs que dans les seuls médias.

Ils associent avec raison le militantisme québécois contre le Plan Nord et l'exploitation du gaz de schiste à la récente lutte des Sioux de Standing Rock,

aux États-Unis, contre l'oléoduc Dakota Access. Mais on aurait aimé qu'ils se réfèrent à *Tristes Tropiques* (1955), de Claude Lévi-Strauss. L'intérêt pour les cultures autochtones ne s'y confond pas avec une idéalisation béate de l'« homme naturel ». Il permet de mieux comprendre, comme l'avait fait Jean-Jacques Rousseau, la fragilité de la culture occidentale.

Pourtant, Battelier et Maillé doutent qu'après le référendum positif sur le retrait du Royaume-Uni de l'Union européenne et l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis, deux victoires populistes qui les désolent, les bonnes intentions et l'éloquence suffisent. Les progressistes doivent inciter les gens à dépasser le quotidien de la vie privée pour atteindre une vision planétaire des problèmes.

Battelier et Maillé signalent

que c'est possible en parodiant la pensée de l'adversaire: « Si vous êtes contre le gaz de schiste, vous êtes en faveur d'une augmentation des tarifs de garderies. » Ou encore: « C'est par solidarité avec des pays en développement qu'il nous faut exploiter les ressources naturelles du Québec, puisqu'on ne peut pas piller celles du Sud tout en gardant les nôtres en réserve pour plus tard. » De la novlangue imaginée par George Orwell, ils ont retenu la puissance destructrice de la satire.

Collaborateur
Le Devoir

ACCEPTABILITÉ SOCIALE:
SANS OUI, C'EST NON

★★★★

Pierre Battelier
et Marie-Eve Maillé
Écosociété
Montréal, 2017, 304 pages

ANALYSE DISCURSIVE

Voyage dans la singularité d'un univers romanesque atypique

La complexité, la diversité et l'ouverture coulent depuis plus de 20 ans entre les lignes de la littérature québécoise

FABIEN DEGLISE

Car il faut bien finir par en revenir... dans les romans du moins. Le combat du Québec pour son indépendance, tel qu'incarné dans sa littérature des années 1960 et 1970, a toujours fasciné le professeur de lettres Peter Klaus, de la Freie Universität Berlin, qui était de passage cette semaine au pays pour recevoir l'Ordre national du Québec des mains de Philippe Couillard. C'était mercredi dernier. Avec passion et détermination, l'homme fait rayonner en effet la littérature québécoise en Allemagne depuis le début des années 1980. Il a fréquenté Gaston Miron, Dany Laferrière, Jacques Lanctôt, Marie Laberge, et tant d'autres.

« Cette instrumentalisation de la littérature pour un but idéologique a donné un corpus singulier dans ces années-là, a indiqué l'homme dans une entrevue accordée au *Devoir* plus tôt cette semaine. Mais heureusement, cette époque est révolue et l'on s'en réjouit, parce que l'embrigadement des artistes, des auteurs en politique, ce n'est pas toujours salutaire pour la création. »

Dans l'univers romanesque, les temps — et surtout les mono-obsessions — ont bien changé. Et c'est ce que confirme d'ailleurs le collectif d'auteurs dans *Que devient la littérature québécoise? Formes et enjeux des pratiques narratives depuis 1990* (Nota Bene). Le bouquin assemble des textes de David Bélanger, d'Elisabeth Nardout-Lafarge,



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Les contours de la chose littéraire québécoise contemporaine sont complexes, loin désormais « de la question nationale ».

de Lise Gauvin et de Myriam Suchet, entre autres, sur le déplacement du cadre de la mémoire porté par le roman, ses éclatements, sa féminisation, son américanité...

Diversité et pluralité

Loin de la cohésion du propos assurée par « les projets moderne et néonationaliste » portés par la littérature de la Révolution tranquille, l'univers romanesque témoigne depuis plus de deux décennies d'une plus grande diversité d'intérêts et d'une pluralité des voix, expose en guise d'introduction Robert Dion et Andrée Mercier, les deux universitaires qui ont piloté cet exercice de réflexion en groupe. La production littéraire laisse couler la multiplicité des cultures, des sous-cul-

tures, des niches, même, entre ses lignes. Les ramifications de la pensée qu'elle expose sont multifformes, au diapason d'ailleurs de celles qui permettent d'appréhender les réalités du présent.

Nouvelle appropriation du fait social, y compris celui qui vient du passé, sorte de trivialité qui s'impose comme « un véritable horizon de référence », une « filiation choisie parmi un legs mondial éclectique, mémoire empruntée, affirmation ironique de l'autorité narrative, croyance forte dans le pouvoir des fables, réflexe communautaire opposé à l'individualisme de la modernité et de la postmodernité », les contours de la chose littéraire québécoise contemporaine sont complexes, loin désormais « de la question na-

tionale » et même de l'obsession de l'intimisme qui a suivi, peut-on lire dans une série d'analyses universitaires de très bonne tenue portant sur les œuvres de Catherine Mavrikakis, d'Éric Plamondon, de Nicolas Dickner, de Dany Laferrière, de Simon Boudreault et de plusieurs dizaines d'autres.

Le roman québécois d'aujourd'hui, écrit René Audet, un des nombreux contributeurs, se fait le « terreau d'une riche et complexe problématisation du rapport entre le soi et le contexte social et culturel ». Dans ce contexte, le personnage devient « un être instable et poreux à son milieu et une icône des apories ontologiques contemporaines ». Les protagonistes des fictions du moment « ne s'imposent plus par leur étoffe, ni même par leur ethos. Désengagés, passifs, anonymes, ils sont souvent simplement sertis au cœur de circonstances et de discours qui les balisent, les saisissent et les propulsent ». Et ce, comme autant de témoins fictifs, en fait, d'une littérature bien réelle, foisonnante et riche qui, de toute évidence, est bien de son temps, et ne s'écrit certainement pas sous cloche.

Le Devoir

QUE DEVIENT
LA LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISE?

★★★★
Sous la direction de Robert Dion
et Andrée Mercier
Nota Bene
Montréal, 2017, 424 pages

La vie en rouge

LOUIS
CORNELIER



Quand le mur de Berlin est tombé en 1989, j'étais étudiant à l'université et je cohabitais, rue Edouard-Montpetit, avec deux communistes. L'un était trotskiste et l'autre, maoïste. Cela donnait lieu à des débats épiques, que j'arbitrais en tant que social-démocrate. Les échanges étaient corsés et souvent très intenses, mais l'amitié nous réunissait.

Dix ans plus tôt, une telle situation aurait été impossible. Les groupes d'extrême gauche pullulaient au Québec et se détestaient les uns les autres. L'idée de discuter d'égal à égal, dans la camaraderie, avec un non-communiste était impensable. A l'époque, les jeunes militants en quête de justice sociale faisaient dans le dogmatisme rouge et prônaient carrément la révolution socialiste. Des figures comme Gilles Duceppe, Marc Lavolette, Françoise David et même Pierre Karl Péladeau ont donné dans cette ferveur, que l'on a peine à imaginer aujourd'hui. Comment, en effet, être communiste après le goulag?

Il existe pourtant très peu de témoignages directs de cette expérience. En 2007, dans *Ils voulaient changer le monde* (VLB), le sociologue Jean-Philippe Warren a enquêté de belle façon sur « les intentions primordiales » de ces « esprits courageux, sincères, assoiffés de dignité humaine » dont l'engagement discutable a abouti dans un cul-de-sac, mais les bilans issus des acteurs eux-mêmes restent rares.

Nostalgie critique

C'est ce qui fait le grand intérêt de *L'époque était rouge*, un récit tout en sobriété de Gilles Morand, ex-membre de la Ligue communiste (marxiste-léniniste) du Canada, devenue le Parti communiste ouvrier (PCO) en 1979. Morand, dont la fidélité aux idées de gauche ne s'est pas éteinte avec la dissolution du parti en 1983, narre habilement son engagement, non sans nostalgie, mais avec un constant regard critique.

Un jour, le jeune militant de Valleyfield convainc son père d'assister à une assemblée du groupe. « Il riait pendant les discours, s'attirant des regards méprisants de certains camarades, qui se demandaient bien ce qui le fai-

sait rigoler. Tout bien pensé, c'est peut-être lui qui avait raison de trouver loufoques les idées avancées sur la scène... » écrit l'ancien gauchiste aujourd'hui psychothérapeute et revenu de son extrémisme.

Issu d'un milieu ouvrier, Morand s'est facilement laissé séduire, en 1976, par le discours de la lutte des classes et par l'objectif de « la juste répartition des richesses au sein du peuple ». Il rappelle d'ailleurs que l'éloquence des dirigeants des groupes d'extrême gauche était remarquable.

Il devient donc avec enthousiasme un militant de la Ligue communiste et lit les classiques du marxisme-léninisme, rédigés par les « cinq grands »: Marx, Engels, Lénine, Staline et Mao. La tâche n'est pas de tout repos. Il faut participer à de nombreuses réunions et manifestations, entretenir les locaux, tenter de recruter des membres, suivre à la lettre les mots d'ordre des dirigeants, faire des contributions financières et diffuser un journal communiste, malgré l'hostilité du public cible. Les rouges ne chôment pas.

Contestations et convictions

Morand rappelle le caractère sectaire de ces groupes, qui géraient même la vie de couple de leurs adhérents, et leur mépris des principes démocratiques. Au référendum de 1980, le PCO, comme son rival En Lutte, prône l'annulation du vote. « Ça me déchirait le cœur de défendre cette ligne politique du Parti, et j'avais la nette impression qu'elle arrivait tout droit des camarades du Canada anglais, qui se fissaient bien de nos aspirations nationalistes », écrit Morand. Défendre les sanguinaires Staline, Mao et Pol Pot crée aussi un malaise chez lui, mais il se sacrifie pour la cause. Il y croit.

Quand ses camarades communistes l'abandonnent au moment d'un conflit syndical menant à son congédiement, Morand déchanté. L'année suivante, contesté de l'intérieur par ses membres féministes, nationalistes et démocrates, et en panne de modèle sur la scène internationale, le Parti s'effondre. Plusieurs de ces ex-rouges, dont Roger Rashi, grand dirigeant du PCO à son apogée, demeurent engagés à gauche aujourd'hui (action syndicale et communautaire, Québec solidaire), ce qui témoigne de la profondeur de leurs convictions.

Il y a de l'amertume et un soupçon de raillerie dans ce beau récit d'une désillusion. Morand sait qu'il raconte un égarement de bonne foi, raison pour laquelle il choisit la lucidité critique plutôt que la condamnation. Je le comprends: si j'avais eu 20 ans à l'époque, j'aurais peut-être été avec lui.

L'ÉPOQUE ÉTAIT ROUGE
MILITER AU QUÉBEC POUR UN
AVENIR RADIEUX DANS UN PARTI
MARXISTE-LÉNINISTE

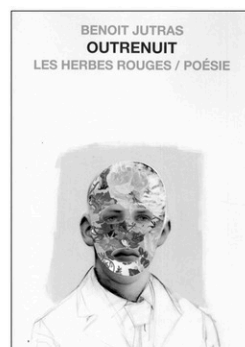
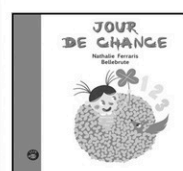
★★★★

Gilles Morand
M éditeur
Saint-Joseph-du-Lac, 2017,
152 pages

Journée mondiale du livre et du droit d'auteur



Poésie avec les tout-petits
en compagnie de Nathalie Ferraris
22 avril 10 h 30



Un poème pour ta voix
Performance-hommage par des
étudiants du collège Jean-Eudes
23 avril 14 h



Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

